

CHORUS

LES CAHIERS DE LA CHANSON



LE DOSSIER : PAUL PERSONNE

Manu Dibango, Ignatus, Les Ogres de Barbac, Vanessa Paradis

Isabelle Aubret, Berthet, Yannick Noah, Nicolas Reggiani, Les Wampas

PANTHÉON : HENRI SALVADOR

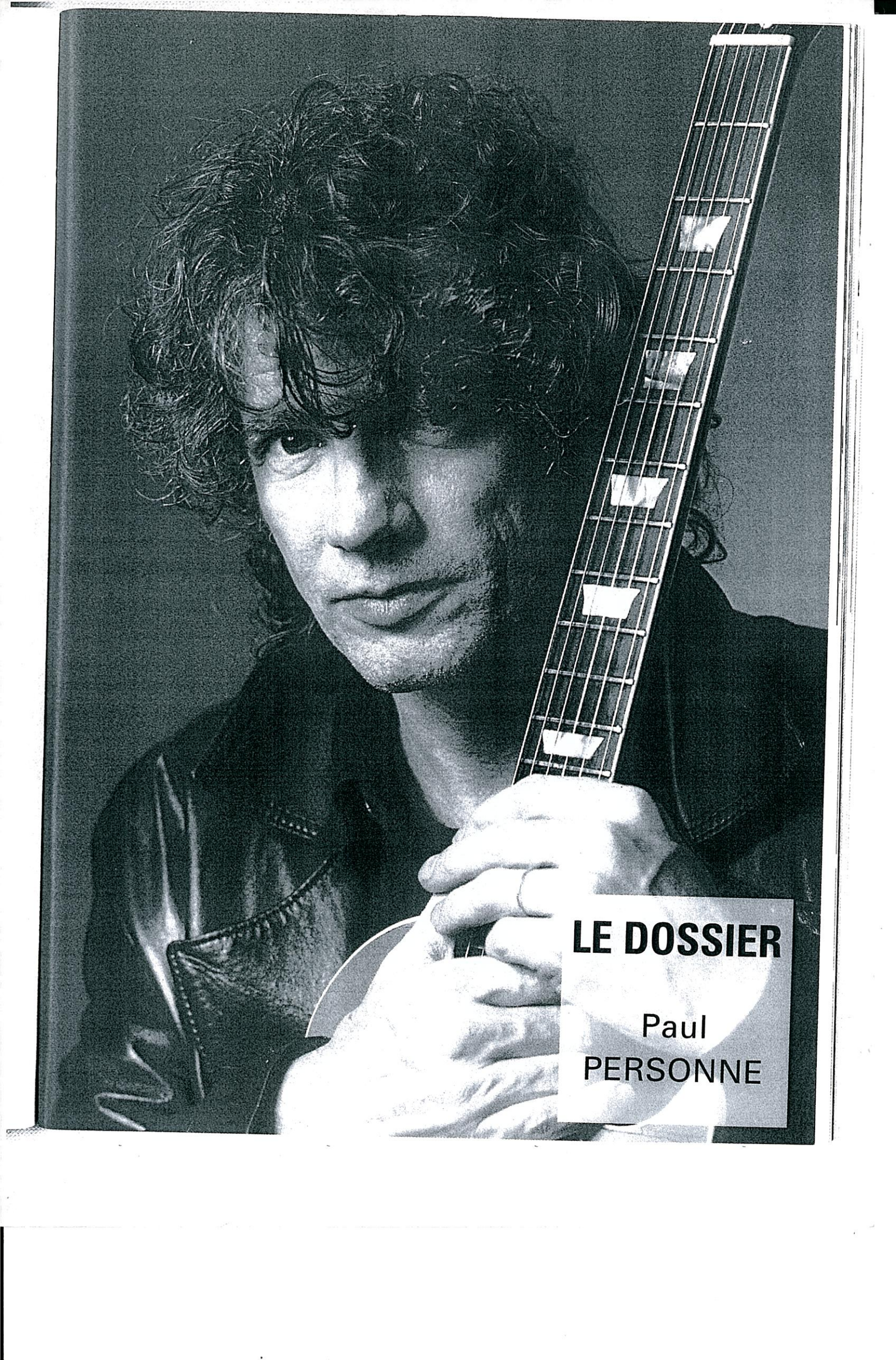
Claude Nougaro, Les Octaves, Stephan Reggiani, Têtes Raides

Canada : 25 \$, Dom-Tom : 87 FF, Europe : 90 FF

M 6148 - 34 - 80,00 F - RD



N° 34 - HIVER 2000/2001
JANVIER-FÉVRIER-MARS



LE DOSSIER

Paul
PERSONNE

Dis-moi comment tu causes, je te dirai qui tu es. Cela pourrait être la devise de Paul Personne.

Notre homme à la guitare à nous. Voix chaude et cramée à la fois.

Gueule de bourlingueur impénitent. Frère d'âme à la cinquantaine flamboyante, dont les mots rebelles et la musique rugueuse disent si bien et si juste la solitude, l'amitié, les amours, l'errance, le doute, le quotidien. Un pied dans le blues,

l'autre sur les sentiers de traverse. Impayable, le Paulo, lorsqu'au bout de trois heures de causette, toutes écluses ouvertes, dans un bus roulant entre

Clermont-Ferrand et Dijon, il lance à votre serviteur ébahi :

« Là, j'te parle parce que tu m'interviewes, sinon on ne peut pas dire que je sois un grand loquace. » Vrai, en plus. Ses copains de collège peuvent en témoigner :

René-Paul Roux, né en 1949 à Argenteuil, élevé à Houilles,

dans la banlieue nord de Paris, était plutôt un adolescent introverti.

Rebaptisé Personne, et le temps passant, il baisse plus volontiers la garde. Mais, chez lui, la clef des champs et la tentation du silence ne sont jamais loin. Aujourd'hui, Paul ne galère plus.

A l'image de son copain Hubert-Félix Thiéfaine, il s'est acquis un public fidèle sans grande aide médiatique. Il vend du disque sans faire sauter la banque. Il peut aligner sans angoisse et d'affilée quarante-quatre dates de concerts mitonnées par Alain Lahana, son *« pote-tourneur-manager »*, qui veille sur lui depuis près d'un quart de siècle.

Quand le rideau est tombé, il a un refuge : une maison, en pleine campagne de l'Orne, où il se ressource en famille, avec ses deux chiens et l'âne Pépito. Mais l'artiste n'a rien oublié.

De son enfance heureuse sous l'aile de parents modestes. D'une scolarité expédiée et des petits boulots occasionnels. De l'accordéon que lui offrit son père.

De la batterie, qui fut longtemps son instrument de combat.

De sa première guitare, construite en carton, avec un manche en bois et des élastiques.

Des Douglas, des Mirages, des Murbeats, des Taciturnes, de L'Origine, de La Folle Entreprise, du Bracos Band et de Backstage, groupes plus ou moins éphémères dont il fut souvent le pilier.

De sévères passages à vide, de fuites éperdues et d'espoirs en montagnes russes.

Plutôt que de céder aux sirènes du show-business, Paul Personne

l'autodidacte a toujours préféré suivre son intuition personnelle. Mistral gagnant, dirait Renaud, car aujourd'hui Paulo l'intraitable s'est taillé une place quasiment unique dans le paysage de la chanson française. Avec, dans sa hotte alchimique, des héros de référence qui s'appellent Hendrix et Clapton (*« Les deux fondateurs de ce que j'appellerais mon style »*), les Beatles, les Stones, Dylan, Santana, Robert Johnson,

Muddy Waters, BB King, mais aussi Piaf, Brel, Nougaro, Bashung, la Mano Negra, Victor Hugo, Homère, Jim Harrison... Le panthéon hétéroclite et *« sidéral »* d'un *« naïf idéal »*

qui peut fredonner, en paix avec lui-même : *« Sous mon ciel de lit gravé d'étoiles / J'm'enroule en silence, chaviré par le vent. »*

Jean Théfaine



LA BEAUTÉ DU BLUES

René-Paul Roux naît le 27 décembre 49 à Argenteuil et passe son enfance à Houilles dans la banlieue nord de Paris. Une enfance sans guitare. Son père, qui joue de l'harmonica, lui offrira un accordéon acheté au boulanger voisin. L'instrument ne l'inspire guère mais fait le bonheur de sa soeur aînée qui, çà et là, glane prix et récompenses, fait la connaissance de musiciens. Parmi eux, un batteur. Le jeune frère flashe sur la batterie, et à l'aide d'une boîte de biscuits, d'ai-



Dans l'album de famille : ci-dessus avec ses parents, à Houilles, puis à trois ans environ, et ci-contre vers l'âge de dix ans. (Photos collection personnelle Paul Personne)



guilles à tricoter, d'une louche, accompagne sa soeur sur un rythme de twist. Quand celle-ci comprend que c'est sérieux, elle lui offre pour Noël caisse claire et cymbale.

Au lycée Jean-Macé des Mureaux – la banlieue ouest où son père a pris la gérance d'une station-service –, il rencontre en classe de cinquième un copain qui, lui aussi, ne rêve que de musique : « *On ne se causait pas tant que ça mais on s'était reconnu. Lui déjà timide, réservé, renfermé et moi qui, venant d'Algérie, avais l'impression de débarquer sur la planète Mars...* », se souvient Gérard Bénassayag.

« *J'me casse !* » (la phrase, lapidaire, pourrait être le titre d'une chanson de Paul Personne...) : c'est tout ce qu'il trouve à dire le jour où il quitte le lycée et sa classe de quatrième pour un collège d'enseignement technique, où il retrouve son copain. Il en sortira avec

un CAP de tourneur-fraiseur-ajusteur à l'âge de dix-sept ans. Encore trop jeune pour travailler à l'usine Simca de Poissy, il cumule les petits boulots occasionnels qui lui laissent du temps pour sa passion, la musique.

SI ON FAISAIT UN GROUPE...

Tout a démarré en 1964 par un défi d'adolescent en forme de rêve : « *Si on faisait un groupe ?* » Les deux copains ont la tête pleine des succès de Johnny Hallyday, des Chaussettes Noires et des Beatles (« *la claque !* »). Les groupes fleurissent. Les Vautours (avec Vic Laurens), les Jelly Roll ou les Solitaires, plus proches d'eux, font rêver « Gégé » et René-Paul Roux, « Doudou » pour ses proches. Le guitariste et le batteur. Il suffit d'une deuxième guitare pour que naissent Les Douglas (1964) puis – nouvelle référence aéronautique – Les Mirages (1965).



Lorsqu'il entend parler d'une batterie à vendre à Meulan, « *de couleur blanc nacré* », René-Paul s'y rend en « *mob* », très « *rocker* », et tombe sur un jeune de son âge « *sapé très mod* » : Philippe Saboulard. Ils se revoient le dimanche à la MJC où se succèdent les groupes. Philippe (« *Fifi* ») Saboulard lui aussi est batteur. Avec un goût très marqué pour les solos d'enfer : « *Moi, j'étais pas très solo, plutôt tempo, servir les autres... Lui avait la gueule, le truc.* »

Ils se retrouvent tous deux – accompagnés par Les Solitaires – dans un concours de chanteurs où « *Fifi* » Saboulard fait un tabac avec « *Whole Lotta Shakin' Goin' On* » (Jerry Lee Lewis) et pousse René-Paul, hésitant, à tenter sa chance. « *Vous connaissez "The Last Time" des Stones ?* », lance ce dernier aux Solitaires... Nouveau tabac. Classés ex-aequo, les deux copains décident alors de « *faire un truc ensemble* ». Exit Les Mirages... et place aux Murbeats, « *les Beatles des Mureaux* », ou le « *Beat des Mureaux* ».

LES TACITURNES

Le groupe rodé, après un gros travail sur les voix, il ajoute aux succès des Shadows, ceux des Animals, des Yardbirds, des Small Faces puis des Moody Blues ; René-Paul poursuivant ses classes à la batterie. Dans le groupe, chacun guette les nouveautés déferlant par vagues, découvre le rhythm and blues, et ensemble ils rêvent du soutien harmonique apporté par un orgue. Ils débauchent, non sans mal, un musicien de Triel/Seine qui joue d'un orgue acheté en kit et monté par son frère. Le groupe adopte ce féru de classique (Philippe Leclerc, « *Bibir* » ou « *Bear* » pour les intimes) et... une

nouvelle fois change de nom : ce sera Les Taciturnes (1967).

Le groupe enregistre durant l'hiver sa première chanson originale sur le Revox de la MJC en hommage à Gary

d'un monde dans lequel chacun veut donner sa propre couleur à sa vie et s'inventer un autre chemin. Les quatre amis veulent aussi passer à autre chose. En partant de ce qui fait l'essentiel à leurs yeux : le rock comme source de vie et de force. Et pour une aventure aux pareilles allures de renaissance, il faut un autre nom : L'Origine !

L'ORIGINE

En les retrouvant, Christian Dupont – qui entre-temps a quitté l'enseignement pour l'édition musicale – éprouve un choc. A travers les voix, les trames harmoniques habiles,

les choix rythmiques parfaitement assumés, il découvre « *un flot de vie* » et leur propose de préparer un album-concept dont il écrira lui-même les textes puis de démarcher les maisons de disques. Durant l'été ils commencent par bâtir une cabane où ils pourront travailler. « *On était jeunes et al-lumés* – confiera Christian Dupont à Charlie Dane et Rémi Karnauch¹ –, *mais on était dans un délire qui nous donnait la santé et la pêche. Nous on ne se camait pas aux substances toxiques, mais plutôt à l'oxygène, au jus d'orange, à l'ozone... voire au rayonnement des grands espaces cosmiques !* »

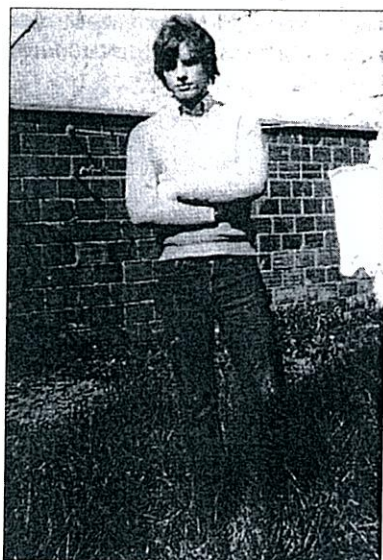
« *Les cinglés d'espoir et d'utopie* » – dit Dupont – se retrouvent alors en studio pour une journée avec Dominique Blanc-Francard comme ingénieur du son. Quatre pistes et six heures pour enregistrer huit morceaux, dans un véritable contre la montre. René-Paul chante la dernière chanson (« *La deuxième aurore* »)... et la



Les Taciturnes (Gérard, Philippe et René-Paul), 1967 (Photos coll. PP)

Hemming, le beatnik des cimes, un alpiniste à la fin tragique. L'auteur en est Christian Dupont, 32 ans, un prof de français amateur de Vian, Gainsbourg... Mais l'essai ne donne aucune suite et le rêve des quatre ados de banlieue – Doudou, Gégé, Fifi, Bibir – pourrait en rester là.

On est en 1968. Autour d'eux vacillent et se craquellent les certitudes



Vers l'âge de 18 ans

1. Pour la première (mini) biographie consacrée à Paul Personne (Editions Car rien n'a d'importance, 1994, 120 pages ; 66370 Pézilla-la-Rivière).



rate ! Chacun casse sa tirelire pour payer l'heure de studio indispensable la semaine suivante. Ce jour-là, l'interprétation de René-Paul cloue les présents de stupéfaction, de bonheur.

Après un porte-à-porte rondement mené par Christian Dupont, L'Origine se retrouve face à cinq propositions (dont celle d'un producteur indépendant, conseillé par Ray Ventura qui a beaucoup aimé...). La plus enthousiaste émane de Michel Berger, alors éditeur chez Vogue, mais la ba-

dette) et poursuit vers le Sud à la recherche d'un engagement improbable... qui finit par arriver – après audition – à Carnon Plage et pour deux semaines. Fatigues accumulées, nuits passées dans le camion, problèmes de voix, René-Paul finit par craquer et regagne Paris en stop après avoir griffonné un mot d'excuse.

Un engagement comme batteur en Suisse, au Club Med, lui permet durant l'hiver 69-70 de se frotter au jazz. Il y passera le plus clair de son temps

à perfectionner son jeu. *« Je jouais – se souvient-il – avec de super musiciens, un contrebassiste et un pianiste, qui m'ont initié au minimalisme jazzy swinguant : le minimum pour tenir un tempo et pour que la machine tourne bien. Je me suis mis à écouter Oscar Peterson, Art*



L'Origine (Gégé, Doudou-Paul, Fifi et Bibir), 1968

lance penche finalement en faveur de Pathé parce qu'EMI est la marque des Beatles... *« Les Beatles ? Bing ! Flash-back ! Avec nos esprits mômes, un petit peu mythomanes, on s'est dit : pourquoi pas ! Nous étions tous mineurs et le seul mot de Pathé rassurait nos parents qui signaient le contrat à notre place », se rappelle Paul Personne.*

Le rêve d'un album se dissipe alors qu'apparaissent des groupes comme Variations, Triangle, Martin Circus. Un premier 45 tours simple (*« L'origine »* et *« La deuxième aurore »*) paraît en 1969 avec pour seul débouché médiatique une invitation chez José Artur, sur France Inter, et à *Europe 1 Midi* en direct de La Baule : ce jour-là le groupe repart avec un brin d'amertume (due à sa prestation calamiteuse devant Claude Nougaro, l'invité ve-

Blakey, Elvin Jones. Des tas de batteurs en vogue. Je suis revenu avec de l'assurance, de l'initiative alors que mes potes tournaient en rond, stagnaient. »



La Folle Entreprise (Paul est avant-dernier, assis), 1972

Fin 70, René-Paul qui a tout juste vingt et un ans retrouve les trois copains dont les rencontres l'ont poussé chaque fois plus loin. L'un en a fini avec les obligations militaires, les autres, libres, se sentent prêts à faire de la musique leur métier. Toujours ensemble... Ils accompagnent (guitare, basse, batterie et claviers) la chanteuse Esther Galil (*« Le jour se lève », « Oh Lord »*) et se produisent aussi dans les soirées privées. En vrais pros.

LA FOLLE ENTREPRISE

Ils apprennent en 71 qu'une troupe américaine, le Liquid Theater recrute pour son spectacle à l'Espace Cardin. Il s'agit d'un *« anti-spectacle festif »* – formule très prisée à l'époque – reposant sur une préparation impressionnante de rigueur, avec des répétitions de huit heures par jour entrecoupées de séances de décontraction. Germe alors l'idée d'une troupe dans l'esprit du Liquid Theater. Après l'été passé à affiner le projet, la tribu (ils sont une dizaine) s'installe, en Touraine, dans un château style Renaissance.

Après un passage au Gibus, à Paris, qui ne suffit pas à établir sa notoriété, la troupe La Folle Entreprise court le



cachet d'une MJC à l'autre. « Avec nos vêtements très colorés faits à la maison, nos cheveux ultra-longs, nous ne passions pas inaperçus. Quand il n'y avait pas assez de public, on se retrouvait sur le trottoir pour attirer les spectateurs. Il y avait un côté sauvage et tribal, dans chaque concert. On distribuait maracas et tambourins pour cette espèce de happening avec beaucoup de percussions, les chants, l'orgue Hammond, les guitares électriques. C'était hyper rock, La Folle Entreprise ! »

En 72, deux producteurs enthousiastes leur promettent l'enregistrement d'un album dans les studios de Island à Londres. L'affaire se solde par un 45 tours simple (« Pas des anges », « Soleil ») qui sortira en 1973. L'épisode tourangeau – l'hiver là-bas est parfois rude... – s'achève au tribunal pour vol de bois de chauffage ! Repli sur Les Mureaux où le groupe se disperse, tout en gardant le contact.

BRACOS BAND

Début 73, une partie d'entre eux se retrouve à La Bourdette, une métairie du Lauragais, du côté de Toulouse. L'accompagnement d'Esther Galil et quelques concerts dans la région permettent un bonheur immédiat, ensoleillé... Refaire La Folle Entreprise ? L'idée trotte dans les esprits. Doudou revient en région parisienne, enregistre en français, démarché les maisons de disques avec ses maquettes, trouve un emploi de chauffeur, livreur, massicotier, puis se retrouve au chômage technique.

Retour dans la région toulousaine où il rêve de partir sur les routes avec roulotte et cheval, guitare et ampli. Il va acheter une guitare en Angleterre, se procure un ampli à Paris et se met au boulot huit à dix heures par jour. Fin de la période batterie, début de l'époque guitare ! Le jour où deux de



Bracos Band (Patrick, Fifi, Doudou et Tonton), 1976 (Photos coll. PP)

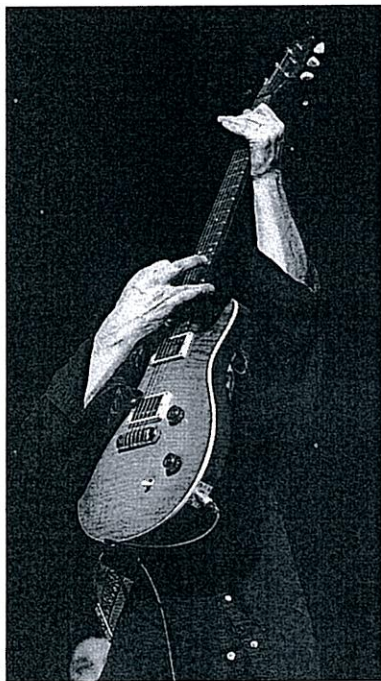
ses vieux potes débarquent, il se laisse gentiment piéger. Basse, batterie, guitare permettent de « taper des boeufs... juste pour rigoler ».

L'aventure suivante porte le nom de Bracos Band : deux guitaristes au jeu différent (René-Paul et « Fifi » Sa-

boulard), un batteur, ancien percussionniste de La Folle Entreprise (Philippe « Tonton » Floris) et un bassiste (Patrick Folie). Leur amour du blues vient du « blues boom » anglais. « De là, on est remonté aux anciens, expliquera René-Paul à Hervé Picard, de Best. Nous avons connu toutes les évolutions du rock et de la pop. Mais c'est le blues hard à la Gallagher qui nous a fait tomber. »

Pour le boogie band de Bracos – les premiers à en faire en France –, « ça passe ou ça casse ». Les groupes toulousains jazz-rock, rock progressif ou planant, peuvent numéroter leurs abat-tis... Ils sont prêts à tout pour jouer, se présentent dans des festivals où nul ne les connaît. « On fait du rock-blues. Vous êtes complet ? » On finit toujours par les caser... et « on casse la table » !

Leur blues est un retour aux sources. Du côté de Muddy Waters ou d'Albert King. Leurs cachets couvrent parfois à peine leurs frais de déplacement. Mais leur musique vient des tripes. Ils veulent la partager en se faisant plaisir. Ces habitués des pâtes n'ont besoin que d'un toit et de manger à leur faim.



(Ph. F. Vernhet)



A leur copain Alain Lahana – qui monte à Paris pour s'occuper de Magma –, ils confient trois chansons sur bande magnétique. Alain devient leur manager, le pote capable de les conseiller, de trouver contacts et concerts et de réaliser une pochette. En 1976, Bracos enregistre en Bretagne deux titres (« Fly Away » et « Some Lovin' ») avec le sentiment de gravir une marche. Un disque vendu après les con-

deux heures peut en durer trois ou quatre. *Rock & Folk* et *Best*, les deux fleurons de la presse rock, s'emballent sur le jeu des guitaristes, « les gueules de stars » des quatre larrons, la façon dont ils soulèvent les foules. Ils ont le feeling et l'énergie, mais ils chantent en anglais. Et peut-être leur manque-t-il ce coup de pouce de la chance qui élargirait leur public, les propulserait plus loin... Une nouvelle fois, René-

suite, « passer les frontières, chanter en Suède, Hollande, Angleterre, Allemagne et peut-être, un jour, aux USA ». Daniel Antoine (claviers), un fou de rhythm and blues rencontré à Toulouse, complète la formation.

« Pour moi, le blues, c'est à la fois une musique et un mode de vie, affirme-t-il alors à Philippe Lacoche (pour *Best*). Actuellement, j'écoute Jimi Hendrix, Albert King, Freddy King... Jouer du blues, du boogie en anglais lorsqu'on est français est une cause perdue. Je suis donc très sceptique quant à mon avenir. Que faire ? Chanter du blues en Français ?... Comme le public d'ici n'est pas très blues, il faudrait que je me déguise pour lui plaire... C'est trop de concessions pour moi. »

Avec Bracos (puis Backstage), Potemkine, Week-End, Millionnaire, Nitro, Bus ou Banlieue Grise, Toulouse rime au quotidien avec blues. D'aucuns rêvent d'un somptueux arc musical Toulouse-Londres, d'un libre échange de brumes entre Garonne et Tamise. Doudou mise d'abord sur Paris... Un concert au Rose Bonbon permet de signer un contrat avec les disques Vogue.

Avec ses reprises américaines, l'album qui suit délimite l'aire de décollage de Backstage. « L'album mérite de figurer dans les bacs aux côtés de ceux de Thorogood, Gallagher et autres Winter », note Rémy Kolpa Kopoul dans *Libération* lorsque le groupe partage en octobre 1979 l'affiche du Bataclan avec D'Feelgood. Suit une tournée d'un mois, puis Backstage se pose sur la petite piste du théâtre Campagne Première pour trois jours. Antoine de Caunes reçoit alors le groupe dans son émission *Chorus*...

Benoît Blue Boy participe à la réalisation du deuxième album de Backstage (1980) dont René-Paul – il avait enfin son « gang », le voilà « boss » –



A l'époque de Backstage, 1979

certs qui sert aussi de carte de visite. Sur la route, ils croisent et sympathisent avec Little Bob (le rocker cœur pur du Havre) et Téléphone.

Groupe phare de la région toulousaine, Bracos se produit à Paris, au Centre Américain, au théâtre Campagne Première, et sillonne l'Hexagone. « Parfois, c'est boogie à fond la caisse, d'autres fois plutôt rock mais il y a toujours une base bluesy », confie le batteur « Tonton » à *Rock'n'roll Musique* en octobre 1977.

René-Paul chante et compose la plupart des morceaux. Un concert de

Paul se casse... Bracos continue sans lui, enregistre un 45 tours puis cesse de tourner. Monter un groupe, prendre un nouveau départ dans l'excitation, le trac, mouiller la chemise : René-Paul a toujours fait ça.

BACKSTAGE

Après un bref épisode « Doudou and Co », avec Jean-Lou Pecetto à la basse et Jean-Michel François à la batterie, le trio réapparaît alors sous l'appellation Backstage. Avec un répertoire en anglais. René-Paul persiste et signe... parce qu'il voulait, expliquera-t-il en-



signe tous les morceaux, excepté la reprise de « That Kind of Blues » de Junior Parker. Peu de temps, après il renouvelle l'équipage : « Je commençais à prendre des habitudes, ce qui n'est pas bon pour le rock, alors je suis reparti à la découverte mais avec deux vieux potes dont j'étais sûr. »

Et revoilà Fifi Saboulard à la guitare et Tonton Floris à la batterie au générique de ce Backstage 2, qui reprend la route en France pour assurer la première partie de Luther Allison. Malgré vingt mille exemplaires vendus, Vogue refuse de soutenir financièrement la suite de la tournée en Allemagne... Luther Allison conseille à René-Paul d'aller à New York. « Tu as une couleur particulière... Souviens-toi des Stones. Ils ont piqué tout le blues aux Etats-Unis mais ils l'ont fait à leur manière. Ils l'ont repopularisé. »

Commander Cody lui tiendra un peu plus tard les mêmes propos, alors qu'il doute toujours. L'envie de bouger le démange. Pourquoi pas un pays intermédiaire ? L'Australie, le Canada... Il envoie une lettre recommandée aux disques Vogue et basta ! Besoin de faire le vide, « Doudou » redevient rat des champs.

SON NOM EST PERSONNE

Le déclic suivant se produit avec une de ses chansons, « Old Blues », qu'il traduit en français, par jeu. Il a l'impression que ça va plus loin que ce qu'il peut chanter en anglais. Puis il écrit « Rien qu'un perdant », « Faut qu'ça bouge », « Je vis avec le blues », « Moi et ma guitare », etc. ; quelque chose se dessine.

B.B. King, Muddy Waters étaient seuls, se dit-il. « Père, ne serait-il pas temps de la porter tout seul, ta putain de croix, sur ton dos ? » Des copains de l'ex-Backstage rappliquent. Maquette de trois titres... Les portes de CBS

s'ouvrent par le biais du label EPIC. Studio seize pistes. « On n'a enregistré que des morceaux rapides pour se tester alors que j'avais plein de ballades. Si je l'avais pu, j'aurais refait et remixé les voix. Un disque saboté », estimera-t-il plus tard.

Lecteur à l'époque de *L'Odyssée*, si l'on en croit la chronique, René-Paul Roux choisit alors d'abrégier son prénom et de s'appeler... Personne. Par dérision et provocation. Le disque paraît en 1982. Sans résultat notable. Il



Premier album (1982)

passé, depuis, d'un producteur à un autre et réapparaît dans les bacs lorsque sort un nouveau Paul Personne. Sans jamais lui rapporter un centime de « royautés »...

Un jour, il reçoit chez lui un télégramme de Nicoletta qui souhaite le recevoir dans *La Nouvelle Affiche*, l'émission TV dont elle est l'invitée d'honneur. Babette Jones, directrice artistique chez Philips, accompagne Bashung sur un plateau voisin et repère Paul parce qu'il est le seul à chanter en direct avec ses musiciens. Réaction immédiate : elle est prête à l'aider contre vents, marées et le scepticisme de ses collègues. Dans un total respect de sa personnalité. « Il me suffit d'ouvrir l'écrin », affirme-t-elle.

Suivront chez Philips trois albums. *Exclusif* (1983), *Barjo Land* (1984) et

24/24 (1985). Privilégiant le feeling à la perfection, Paul Personne enregistre les six chansons d'*Exclusif* en son direct. Blues lent (« T'retourne pas », « Solitude blues ») ou rapide (« Pleure pas »), swing rock à la Chuck Berry (« J'veux pas descendre ») ou bien jazzy (« Comme un étranger »), boogie (« Ça va rouler »), chacun de ces morceaux conserve aujourd'hui tout son éclat.

La presse le découvre. « *Son nom est Personne !* », titre-t-on ici et là en hésitant à le classer chez les rockers ou dans la famille du blues à la française illustré par Bill Deraime, Patrick Verbeke, Benoît Blue Boy et le météorique François Guierre. Inclassable en fait, car d'une unicité forgée pendant plus de deux décennies avec une égale sincérité. Sa voix débusque la fêlure dans l'âme de celui qui l'écoute. Elle y niche les mots qui alanguissent, ra-



1983 (Ph. Anne Noubel/Phonogram)



Premier passage à l'Olympia, 4/02/85 (Ph. F. Verheth)

vivent la douleur, ne rassurent jamais. Sa noblesse est celle d'un prince noir pour nuits longues, blanches.

Cette année-là, Paul Personne fait un passage remarqué à L'Eldorado : trois soirs avec six musiciens (rythmique, seconde guitare, deux claviers et un sax). Antoine de Caunes inclut en décembre un extrait du spectacle dans son émission des *Enfants du rock*, sur Antenne 2, dans laquelle figurent aussi J.J. Cale, Southside Johnny, David Bowie, Tom Waits, Elvis Costello...

BARJOLAND

En février 84, c'est avec Les Alligators qu'il passe dans le festival « Rock au forum » (monté au Forum des Halles à Paris) où sont également programmés Little Bob Story, Les Ablettes, Marc Minelli, Taxi Girl... Sur scène, Paul rode déjà les titres qu'on retrouvera dans *Barjo Land*. Il enregistre en direct ce mini-album (dont il dit qu'il fait moins dans la demi-mesure, « plus pur et dur »...) avec pour seules inno-

vations la présence de Daniel Antoine, l'ex-pianiste de Backstage, également à l'orgue et au synthé, et l'utilisation du multipistes pour doubler la partie de sax.

Quand d'autres diraient que rien ne sert à rien, Paul s'en tient à l'impression « *qu' tout sert à rien / Et que d' toute manière / D' main on aura tous foutu l' camp* » (« Barjoland »). Le titre débute par le constat que les mots le laissent tomber : « *Les mots complices et durs pour dire le pire / D' autres ont j' té leur vie, en les chialant mieux, avant* ». Puis il s'achève en invective : « *Alors l' amour, y' en a marre maintenant / Qu' on en finisse vite ou existe vraiment / On t' attend, on t' attend / D' puis trop longtemps.* »

Son univers est sombre, semé de chausse-trapes. Son chemin, Paul « *le perd d' avance tous les jours* » (« M' laisse pas tout seul avec moi ») et il se sent dans l'impossibilité de se situer (« Pas d' place ici »). Deux titres de l'album en tempèrent la noirceur, basculent

du côté de la vie : « J' prends l' bon côté » et « A bientôt », où l'appel de lumières dans la nuit suggère que là-bas il y a « *un autre truc à vivre* »...

DE BILLIE HOLIDAY À PIAF

Premier Olympia, le 4 février 1985, avec une demi-heure de rappels. Ensuite, Paul Personne tourne avec une escale au point de passage alors obligé de toute carrière digne de ce nom : le Printemps de Bourges.

L'album *24/24*—qu'il enregistre en dix jours—reflète en dix titres l'énergie enthousiaste du chanteur avec des morceaux très enlevés (« Barre-toi et r' viens vite me dire », « Trop seule », « Sale gosse » ou « J' veux pas attendre »). Des ballades teintées de spleen (« Faut que j' me laisse aller », « T' arrêtes pas d' me manquer »), un tempo jazzy (« J' blues »), ou une reprise de « Frankie et Johnny » élargissent la palette. Paul répond à tous ceux qui s'en étonnent que ses influences vont de Billie Holiday à James Brown en



passant par Piaf (dont, gosse, il fredonnait « Milord »), Santana ou les Stones. Du 17 au 19 mars 1986, son passage à l'Olympia a l'allure d'une consécration. Un impression confortée par la tournée des deux mois suivants. Un ans s'écoule.

LA CHANCE

Après un premier passage au Québec, il se remet au travail, d'abord seul avec un quatre pistes. L'arrivée des musiciens atténue ensuite le côté sauvage, rock des maquettes. « Pour don-

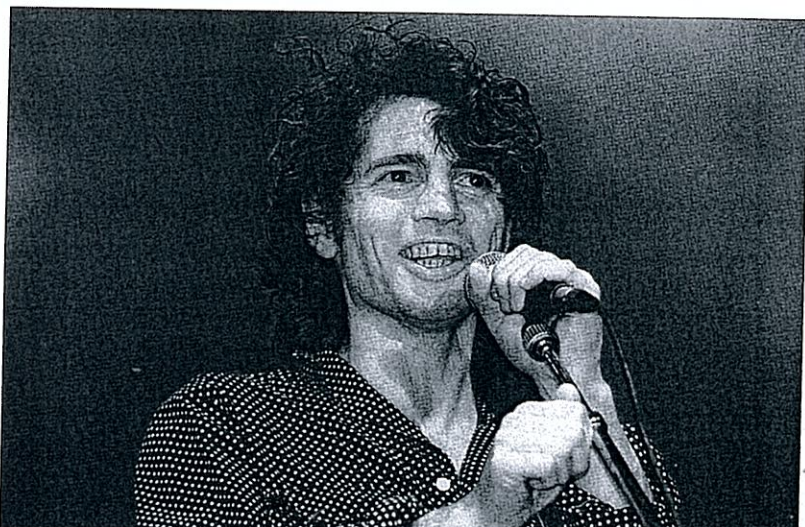
explique-t-il alors à Christine Mulard pour *Paroles et Musique* (janvier 90), en guise de mode d'emploi.

Paul Personne, musicien salué par la presse et le public, est également un auteur capable de restituer une ambiance, un état d'esprit, une histoire comme celle de « Jacky ». Son écriture paraît plus libre, plus assumée au moment où débute sa collaboration avec Boris Bergman (« Bottleneck » et « Coeur à carreau »). Premier pépin, l'album ne paraît chez Bird, en 1989, qu'un an après son enregistrement...

pérera la totalité des bandes après un long épisode juridique. En 91, il fait la fête à l'Olympia avec ses amis Higelin, Aubert, Les Innocents, Benoît Blue Boy, Patrick Verbeke, puis obtient la plus prisée des distinctions pour un rocker : le « Bus d'Acier », décerné au Bus Palladium. Alors sollicité par plusieurs maisons de disques prêtes à surenchérir, il opte pour Polydor qui offre à la fois les avantages d'une multinationale et le côté familial rassurant d'un petit label.

COMME À LA MAISON

En 1992, il se rend avec un preneur de son au studio de la Blaque en Provence (découvert à l'occasion de l'enregistrement d'*Illicite* de Jacques Higelin auquel il avait apporté son concours). Son but ? Quelques maquettes avant de passer à l'étape suivante avec un vrai budget d'enregistrement.



Pendant « La Fête à Paul Personne », La Rochelle, 13/7/93 (Photos F. Vernhet)

ner un disque plus élaboré mais beau », précisera-t-il. La chance, jusqu'ici ne lui a pas beaucoup souri, mais il aime ce mot car il évoque « un concours de circonstances, le moment où on se trouve face à l'inattendu ».

Son cinquième album va porter ce titre. « Pas de rock'n'roll pur et dur superspeed, pas de tchac-poum-poum qui casse les oreilles, mais une musique à écouter le soir, lorsque le soleil descend, quand on se sert un verre avec des amis. Un truc qu'on peut, aussi, mettre plus fort mais qui donne envie de se pencher sur ce que raconte le mec qui chante »,

En janvier 1990, Paul Personne passe trois soirs au Bataclan à guichets fermés. Il enchaîne aussitôt la tournée *La Route de la chance*, enregistre son premier live en avril, fait escale au Québec en juillet et la Fête de l'Huma en septembre. Mais il n'a plus de maison de disques car le label, en difficulté, vient d'être racheté.

Alain Lahana – redevenu son manager après l'avoir été durant la période Bracos et Backstage – le pousse à prendre sa carrière en mains et lui présente un avocat. Quoique lié par un contrat d'artiste, le chanteur récu-



Lauréat du Bus d'Acier, 04/91



Guitares (lead, slide, dobro, rythmique, basse), percussions, batterie, harmonica, voix, choeurs : il fait tout ! Seul. Pour préserver la fraîcheur de la démarche. Il ne reste plus à Polydor qu'à publier l'album. Ce sera *Comme à la maison*, premier Disque d'or de Paul Personne !

Et parce que ça l'intéresse de « faire passer un feeling à travers les mots des autres » – « *Il y a tellement de manières de parler du mal de vivre* », confie-t-il à Jean Théfaine [*Chorus 7, Rencontre*] –, il fait appel à Boris Bergman (« En cabane sur les branches », « Général Lee », « Lavomatics »), à Gérard Lanvin (« Vagabondage ») et à Jacno (« Le bourdon »). Après l'enregistrement solo, il choisit une formation très étoffée (deux batteurs, claviers, basse, sax et choeurs) pour la tournée *Comme à la ville*.

RÊVE SIDÉRAL D'UN NAÏF IDÉAL

Libre du moment et de la façon dont il réalisera l'album suivant, après une reprise de souffle inévitable, il consigne bribes de mots et phrases musicales... jusqu'au jour où l'envie de vraiment s'y mettre le reprend. Ian Taylor (Gary Moore, Dylan), rencontré lors d'un enregistrement avec Eddy Mitchell, coréalise le disque. « *J'avais envie d'un son très années 70, se souvient Paul, je pensais à Jimi Hendrix Experience, aux Cream. Comme j'aime bien les claviers, le sax, j'ai rappelé mes potes Olivier Lanneluc et Michel Billès, avec Philippe Floris à la batterie et Christophe Garreau à la basse... Une formule très classique pour un disque dans l'urgence.* » Parmi les auteurs, Boris Bergman... et Christian Dupont (parolier et complice de L'Origine, vingt-cinq ans auparavant).

« *Loco loco* » – le premier *single* de *Rêve sidéral d'un naïf idéal* (1994) – donne son nom à la tournée qui dé-



1998 (Ph. F. Vernhet)

marre en automne, s'arrête les 23, 24 et 25 novembre à l'Olympia où Paul se fracture la main droite. Plâtre, rééducation et reprise des concerts en février 1995 avec un égal succès. L'album passe ainsi la barre des cent mille exemplaires... *Instantané*s'inscrit, en 1996, dans la lignée de l'album précédent. « *Paul Personne éternel* », note Jean-Claude Demari [cf. *Chorus 17,*

p. 33], très séduit par « L'hirondelle », une ballade au piano sur des paroles de Jean-Louis Aubert (que Paul avait invité sur scène trois ans auparavant lors de sa « Fête » aux Francofolies de La Rochelle).

Paul Personne est convaincu qu'il faut rompre avec le cycle disque-tournée. Mais Jean-Michel Boris souhaite qu'il soit le dernier chanteur à l'affi-



Avec Johnny Hallyday, Olympia, 20/7/2000 (Ph. D. Angeli)

che de l'Olympia avant travaux. Il y enregistre du 1^{er} au 3 avril *Route 97* (le dernier album, donc, enregistré à l'Olympia d'origine), ce double *live*, précédant pour une fois la tournée !

Puis, nouvelle période de latence. Rien en 1998. La maison de disques téléphone gentiment. Et puis l'envie revient. Floue. Paul songe que pour passer en radio, à présent, il faut être dans le coup, mais s'en est-il déjà vraiment soucie ? Cela vaut-il la peine de gâcher des heures de studio ? Vendre ou ne pas vendre, est-ce la question ? « *Quand tu es seul chez toi, résume-t-il aujourd'hui, tout est bon pour le moulin à mine.* » Se miner, un verbe qu'il sait conjuguer à tous les temps...

Il recommence, bientôt, à songer au plaisir de la musique. Son seul moteur. « *Sans être Bernadette Soubirous, sourit-il, j'entends parfois un truc, un son dont j'ai envie.* » Et parce que le plaisir se lie chez lui à l'idée de partage, il pense à Larry Mullins et Hal Cra-

gin, batteur et bassiste d'Iggy Pop, à Magnus Persson, batteur d'Eagle Eye Cherry, à Dane Clark, batteur et percussionniste de John Mellencamp.

Premiers contacts, envois de disques, échanges. Tous sont OK pour jouer. Reste à trouver des dates. Un lieu. Avec des musiciens qu'il ne connaît pas, Paul Personne veut des paramètres familiers : le Studio de Miraval, au milieu des vignes, quelques fidèles comme Olivier Lanneluc aux claviers et Michel Billès au sax. Ian Taylor, enfin, adhère au projet. Paul Personne prévient la maison de disques qu'il s'agit d'essais. Si le résultat ne lui convient pas, rien ne sortira.

PATCHWORK ÉLECTRIQUE

Enregistré en août 99, *Patchwork électrique* paraît au début de l'an 2000. Un dixième album [*Chorus* 31, p. 47] auquel Hubert-Félix Thiéfaine (qui avait convié Paul à participer à son Olympia du 29 mars 99) offre deux

textes, dont « *La beauté du blues* », Boris Bergman en signant trois autres. Durant l'été, Johnny Hallyday l'invite à plusieurs reprises, et notamment à l'Olympia, dans son nouveau spectacle, comme il l'avait déjà fait au Parc des Princes, en juin 93, à l'occasion de ses 50 ans.

Dès l'automne (à raison de six concerts par semaine !), Paul reprend la route avec Hal et Larry, « *les deux oiseaux* » américains dégotés chez Iggy Pop, et « *un vieux de la vieille* », Olivier Lanneluc. Une formation réduite à l'essentiel : guitare, basse, batterie, claviers. « *Dans des conditions meilleures évidemment, mais à peu près comme quand j'allais jouer dans des clubs avec mes potes... On se regardait et on se disait : allez ! C'est droit devant.* »

Droit devant avec la foi du passionné, la spontanéité, l'énergie d'un éternel débutant et pour tout bagage une poignée de notes bleues.

Marc LEGRAS



BLUES ON THE ROAD

CHORUS : Une interview... dans un bus qui roule ! Ça fait un peu blues on the road, non ?

PAUL PERSONNE : On a un bus qu'est pas mal, en plus il fait beau. C'est pas très blues, tout ça ! [rire]

– Tu aimes les tournées ?

– Je ne serais pas là si ça m'emmerdait ! Mais comme je suis un mec qui ne planifie pas tellement, à court terme du moins, c'est devenu délicat, pour moi, de savoir à quel moment j'aurai envie de tourner. Lorsque j'ai commencé la musique, je ne me posais pas ce genre de question. Mon seul but était de jouer partout

où je pouvais, dans les clubs, les maisons de jeunes... Je ne pensais même pas à faire un disque, c'était tellement loin dans la tête. Quand on me disait : « j'ai cent concerts pour toi », je disais super ! Maintenant, c'est plus pareil. La manière de s'y prendre au niveau business n'est plus la même. Il faut d'abord faire un album, être médiatisé, passer à la radio, avoir des articles un peu partout et faire quelques télé... Si tu arrives à vendre du disque, peut-être qu'on va te dégoter une tournée. C'est pas le même genre de film, tu vois.

Mais c'est vrai qu'aller sur la route, même si je l'ai beaucoup fait, cela reste un moment assez particulier. T'es un peu déraciné, tu n'as plus vraiment tes repères, tu te retrouves à zoner dans des hôtels. Bon, les conditions sont un peu meilleures par rapport au passé, mais ça n'empêche. Là par exemple, ça fait quatre nuits que je ne dors pas bien, que j'ai la tête dans le sac... Je sens que, physiquement et mentalement, je ne suis pas au top. Pourtant il va bien falloir y aller, parce que les gens m'attendent. Ils ne savent pas que j'ai la voix niquée et que je n'ai pas bien roupillé. Ce n'est pas leur problème. Et ils ont raison.

– Tu prends moins de plaisir qu'autrefois ?

– Non, autant ! Mais lorsque tu as passé ta vie de musicien à être un peu décalé avec tout le monde, et puis



Pendant l'entretien, avec Jean Théfaine, 10/2000 (Ph. Gloria)

qu'au bout d'un moment tu commences à trouver une sorte de stabilité – encore que la stabilité je ne sais pas si je l'aurai un jour dans ma tête –, un endroit où tu n'es pas trop mal pour vivre, avec deux ou trois guitares, un petit magnéto pour faire des trucs, cela se complique... Si on te demande si tu veux partir sur la route, tu fais « ouais ». Mais quand, tu ne le sais pas. Lorsque Alain Lahana, mon pote-manager-tourneur, me dit : « Bon, la tournée, on la prévoit pour cet automne ? », cela me laisse perplexe. Comment savoir si, un an après l'enregistrement de mon album, j'aurai la tête à ça plutôt que l'envie de rentrer à nouveau en studio, de prendre ma caisse, d'aller me balader, de prendre un zinc pour aller voir un pote au Guatemala ?

Le problème, c'est qu'une tournée, cela se planifie ! Encore qu'avec Alain on fait ça sur du court terme. La plupart des gens, dans le métier, s'y prennent longtemps à l'avance... Un jour, j'en ai parlé avec M'sieur Eddy. Lui, il savait que, deux ans plus tard, il jouait à Bercy ! Il n'avait pas encore enregistré, mais le disque devait être fait parce que Bercy était déjà booké ! C'est un métier, quoi. C'est pour cela que j'ai toujours l'impression d'être un peu amateur, moi.

– Tu parles de stabilité... Parce que tu as fondamentalement la bougeotte ?



– C'est même pas une vraie bougeotte... Je ne suis pas un grand voyageur à la Manset. C'est dans ma tronche que je bouge vachement. Alors que je ne suis pas le roi des intellos, il s'y passe plein de trucs. Sans doute parce que je ne suis pas toujours totalement à l'aise dans mes pompes... Contrairement aux apparences, je suis plutôt contemplatif, j'aime me balader dans les bois, aller voir des potes dans les Cévennes. Dans ces moments-là, je suis bien. Je suis assez solitaire... et en même temps j'ai toujours cultivé la notion de bande, aimé monter des groupes. Depuis le lycée c'est un truc qui m'a toujours botté. Les mecs avec qui je tourne à présent, dont deux Américains, c'est ma bande!

– « *Rêve sidéral d'un naïf idéal* »... c'est une définition de toi ?

– Un petit peu. Et même complètement. J'ai toujours eu un côté rêveur, naïf... même quand la vie me foutait des claques dans la gueule ! Bon, il y a des jours où on en a marre de se faire avoir, d'être un peu con et de plonger dans tout. Mais il y a d'autres jours aussi où c'est bien d'être comme ça. Parce que les « monsieur-je-sais-tout » qui,

quelque part, sont encore plus fragiles que les autres, ça ne m'intéresse pas. Je trouve vachement bien d'être encore surpris par les autres, par moi-même. De me dire : putain, je ne pensais pas que j'arriverais à faire ça. Il faut préserver au maximum ce truc de môme... qui s'appelle la curiosité.

Au fil de mes mésaventures avec les maisons de disques, j'avais pourtant fini par me bâtir une sorte de philosophie de *loser*. Quand tu passes ta vie à croire dans des choses et que tu n'arrêtes pas de descendre, au bout d'un moment tu fais : OK je ne crois plus en rien, comme ça je ne serai plus déçu. Si un jour je rencontre une personne intéressante, je dirai seulement : c'est bien. Et si demain on m'annonce que je vais jouer, au Madison Square Garden, avec Eric Clapton, je dirai OK... Mais je ne veux plus sauter en l'air.

On se protège émotionnellement pour éviter d'avoir le coeur qui palpite au grand galop sans arrêt. Mais il y a des moments aussi où tu ne peux pas t'empêcher de déborder, parce que c'est ta nature. C'est comme les gens gentils qui essaient d'être méchants. Pendant deux jours, ils vont envoyer chier tout le monde. Puis ils vont faire une nouvelle rencontre et recraquer !

– Entre l'éclatement de Backstage et le moment où tu as pris ton envol sous le nom de Paul Personne, il y a eu une période difficile...

– Très ! Une fois de plus, je ruminais l'échec du groupe ; je tournais en rond... Pour survivre, j'ai multiplié les petits boulots. J'ai même fait du cannage de chaises. Mon fils Jérémie était né en 1976. Donc, il fallait assurer l'école. Je vivais dans une ferme avec très peu d'argent. J'avais une vieille 4L pourrie ; et certains jours, je me disais : plutôt que de mettre dix francs d'essence dedans, je vais aller à pied au village et rap-



Pendant l'entretien, 10/2000



Tournée Patchwork électrique, 10/2000 (Photos F. Vernhet/Chorus)



porter une baguette, un fromage, un paquet de pâtes. C'était la putain de dèche, quoi ! Du genre : allez les mômes, bouffez, moi je me serre la ceinture. Mais bon je ne regrette rien. J'avais choisi ça.

On me proposait parfois d'accompagner des chanteurs de variétés ou de faire du baloche. Je refusais parce que ce n'était pas mon truc, c'était pas ce que je voulais faire. Tout doucement, comme je voyais qu'on n'arrivait pas à jouer à l'étranger, j'ai alors commencé à écrire en français. J'ai redécouvert Nougaro, Brel, Piaf, des tas d'artistes comme eux... En même temps que je continuais à dévorer des polars américains, Chandler et toute la bande, je me suis mis à relire Rimbaud, Baudelaire, Victor Hugo, tout ça.

– A quel moment t'es-tu mis à écrire en français ?

– A cette période. Jusque-là j'étais braqué sur l'anglais.

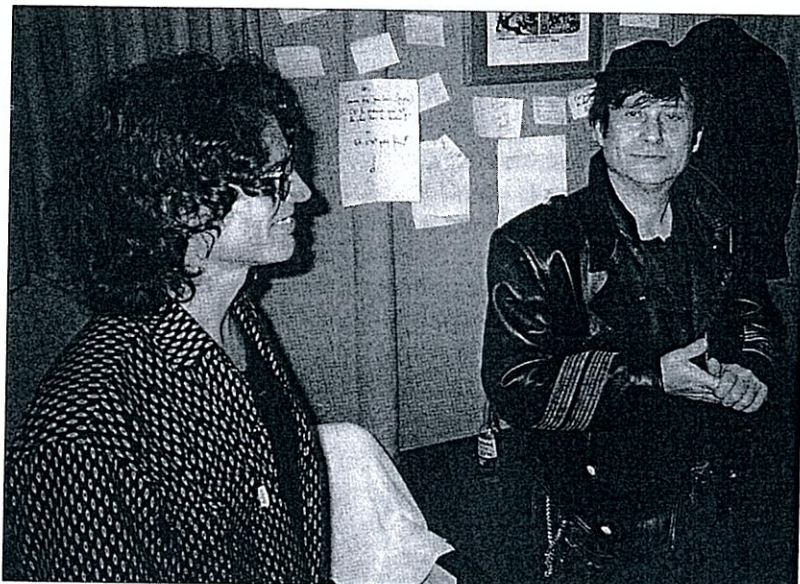
Je m'étais même acheté un bouquin de slang, l'argot de là-bas. Pour voir, je me suis essayé au français et je me suis rendu compte, en chantant mes textes, que ma voix ne changeait pas. Cela m'a surpris. J'avais plein de potes qui sonnaient super en anglais, mais qui, en français, sonnaient baloche à donf ! Moi ça sonnait pareil, que je chante « *old blues* » ou « *vieux blues* ». Donc, je me suis lancé. J'ai écrit des textes très premier degré ; avec plein d'abréviations, comme je suis en train de te parler.

C'est vrai que ça avait un côté pas fini, pas figolé. Beaucoup de journalistes ne se sont d'ailleurs pas privés de qualifier ça de scolaire, de dissertation de troisième... D'un autre côté, c'est quelque chose que tout le monde pouvait comprendre immédiatement... Sur le coup, je ne m'en suis pas rendu compte. C'est ensuite qu'on m'a dit : « *Tu as créé une manière de raconter des histoires.* » Bon, je ne suis pas un auteur... Je n'ai jamais été génial à ce niveau-là. Je ne suis pas Boris Bergman. Mais, parfois, j'ai deux ou trois idées que je jette sur le papier. C'est né comme ça, tout doucement. J'ai commencé à entasser plein de chansons. Et puis voilà.

– Qu'est-ce qui t'a poussé à naviguer enfin en solitaire après avoir fait partie de tant de groupes ?

– J'avais envie d'un truc à moi, que je puisse contrôler. Car j'avais pris conscience qu'il suffisait de changer un élément dans le groupe pour que ce ne soit plus la même chose. Je me disais : si je fais mon truc, on peut changer le batteur, le clavier, le sax... et ça restera mon truc. En plus, j'avais commencé à me brancher vraiment sur les solitaires, notamment dans le blues. Les bluesmen ont toujours fait partie de mon histoire. Depuis 1967. Depuis le moment où j'ai découvert ce qu'était le blues en écoutant John Mayall, Eric Clapton, Peter Green, et plus tard les Noirs Américains. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que cette musique qui me touchait, ça s'appelait du blues. Avant, je le ne savais pas. Pour moi c'était du rock, et puis voilà.

Dans cette période difficile de l'après-Backstage, où je me retrouvais encore une fois très seul, j'ai compris



Avec Boris Bergman, dans les loges de l'Olympia, 11/94 (Ph. Polydor/DR)

que les individualités me touchaient profondément... Celle de Muddy Waters, ce mec un peu grande gueule, un peu joueur, un peu fraudeur ; celles de Slim Harpo, Howlin' Wolf, Elmore James... J'ai réalisé que tous ces types avaient leur particularité, leur identité, quels que soient les gens avec lesquels ils jouaient. J'ai fait : OK, c'est peut-être ça que je veux faire. Je monte mon truc et je prends qui je veux, quand j'en ai envie, que cela plaise ou non. Je n'ai de comptes à rendre à personne ; sauf à moi, ce qui n'est déjà pas mal !



1994 (Ph. M. Fiquet/Polydor)

– Il paraît que c'est dans *L'Odyssee*, d'Homère, que tu as trouvé ton nom de Paul Personne...

– Exactement. A cette époque-là je cherchais un pseudo. Il y avait Muddy Waters, eaux boueuses ; Lighthn Slim, Slim l'éclair ; des noms que les mecs s'inventaient. Je me suis dit : moi aussi, je vais me trouver un truc. J'ai commencé à aligner des tas de mots. J'aurais pu m'appeler Jim La Chance, pourquoi pas ? Et un jour, lisant *L'Odyssee*, je suis tombé sur le passage où Ulysse est prisonnier du Cyclope qui lui demande qui il est : « *Mon nom est Personne. C'est ainsi que mon père, ma mère et tous mes compagnons m'appellent* », répond Ulysse. Sans penser un instant au film avec Henry Fonda, j'ai associé ça avec mon prénom et j'ai trouvé ça marrant. Quand j'en ai parlé autour de moi, ça a fait tilt. Je me suis dit : OK, ça fonctionne. Tous les jeux de mots que les journalistes ont fait après, on a les avait faits avant !

– Le mot « personne » revient souvent dans la conversation courante. Ça ne te gêne pas ?

– Non. Je suis un mec qui essaie, plutôt, de s'oublier, alors ça ne m'obsède pas. Chez moi, les miroirs, je les évite... Je ne m'intéresse pas tellement. Donc, lorsque j'utilise le terme « personne », je ne fais aucun rapport avec mon nom. Bien sûr, j'ai mon ego, comme tout le monde, mais je zappe ce genre de truc. Comme je sais que les autres y pensent, je n'en rajoute pas trop.

– Tu joues une musique qui a ses racines aux Etats-Unis. Pourtant, tu n'y as jamais mis les pieds !

– C'est vrai. J'ai tourné trois fois au Québec. A chaque fois, je pensais louer une bagnole, descendre à Boston... Mais il y avait toujours un empêchement. A un moment, j'ai pensé y enregistrer mon dernier album. En me disant : depuis le temps que j'ai envie d'y aller, ça peut être stimulant. Puis j'ai réfléchi : est-ce une bonne idée ? Pourquoi pas plutôt Londres... que j'aime bien aussi ? Et puis j'ai douté : si je vais dans un studio et un pays que je ne connais pas du tout, est-ce que ça va le faire ? J'irais bien me paumer un peu dans le désert mais si je flippe, qui va me rassurer ?

– Tu as besoin d'être rassuré ?

– Je me connais ! Ça m'est souvent arrivé de flipper, d'arrêter la musique, de prendre mon sac et de me casser. Même en pleine tournée, quand j'étais môme, avec mes potes. Quand je flippe, je flippe. Je laisse un petit mot sur le bord d'un ampli et les mecs se disent : « *Mais où il est parti ?* » A un moment, j'ai eu en moi ce besoin de fuir ; je ne sais pas pourquoi, mais je me barrais. C'était peut-être : courage, fuyons. J'avais l'impression que je pourrais trouver la solution tout seul, autre part. Ce qui était absolument faux. Ce que j'ai appris avec le temps, c'est que la solution est en soi, où que l'on soit.

[Suite en page 102]



ALAIN, MANU, EDDY, JOHNNY ET LES AUTRES...

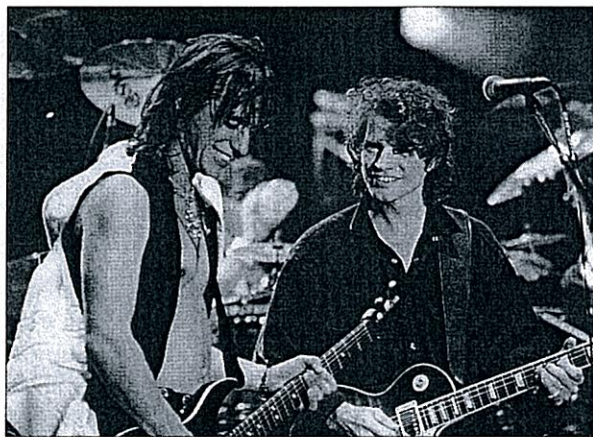
Tout au long de sa carrière, Paul Personne a croisé la route d'artistes qui l'ont invité à leurs côtés, sur scène ou en studio. Des artistes, surtout, dont il s'est senti proche, au point de nouer avec eux des fidélités qui durent. Revue de détail.

Bashung ? Paul l'a rencontré au début des années 80 à Caen, lors d'une mémorable émission de télévision : « On ne se connaissait que de nom mais on sentait qu'on avait pas mal de points communs. En 1985, à Bruxelles, il m'a demandé de faire une partie de guitare sur "SOS amor"... Lors d'une fête de solidarité avec l'Ethiopie, on a joué ensemble une version un peu "destroy" d'un vieux morceau de Donovan, "Hey Gyp". Je lui ai toujours dit : si un jour j'ai envie de faire un truc avec toi, est-ce que je peux t'appeler ? "Pas de problème." C'est un mec que j'apprécie. »

• Dans la famille Personne, il y a aussi Manu Dibango : « En 86, les organisateurs du Printemps de Bourges avaient eu l'idée de convier plein d'artistes à s'accompagner mutuellement dans un même spectacle. A un moment donné, je me suis retrouvé avec Manu sur "Soul makossa". C'était génial et ça jouait vraiment bien. Un mois après il me demandait de le rejoindre en studio, pour une nouvelle version de ce titre ! Plusieurs fois, par la suite, on a fait des trucs ensemble. Un jour que je jouais à La Cigale, il m'a retrouvé sur scène avec son sax. C'est un mec hyperchaleureux. »

• Jean-Louis Aubert, Paul le connaît depuis les débuts de Téléphone : « C'est une vieille amitié. Il lui est arrivé de me dire : "Je veux une slide guitar sur une chanson, j'en chie un peu, peux-tu essayer ?" Ou bien encore, à l'occasion d'un appel que je lui passais : "Ce serait sympa de me donner un coup de

main sur tel titre." J'ai souvent joué sur scène avec lui. Parfois, il donne une fête où il m'invite. Ou bien on se retrouve chez lui à bouffer, et on tape le boeuf... Super, quoi. »



Avec Jean-Louis Aubert (Ph. Polydor/DR)

• De Stephan Eicher, Paul dit : « C'est une rencontre assez particulière, dans le sens où on est tous les deux un peu ours, pas trop causants quand on ne nous tend pas la parole. Mais on a des points musicaux en commun. On a fait ensemble l'émission *La Route* sur Canal Jimmy. On a aussi enregistré une chanson qui devait être un hommage à Eddy, mais qui n'est pas sortie. Avec Stephan, c'est une approche toute douce. On déconne, on y va tranquille... Mais on ne se tape pas sur l'épaule. »

• A la demande de Jacques Higelin, insatisfait du mixage de son album *Illicite*, Paul avait accepté, en catastrophe, de revoir la copie : « Je me suis retrouvé dans une petite galère avec ce truc-là. Ça a été trop vite et ça n'a pas été ça. Mais bon, on est

restés très potes. J'ai de chouettes souvenirs avec Jacques. Assez étonnant, d'ailleurs, car on est tellement opposés... Autant lui est extraverti, autant moi je suis introverti. »

• Eddy Mitchell a une position privilégiée dans le panthéon de Paul : « J'ai fait sa connaissance en 1984 lors d'une émission de

télévision. Alors qu'on montait ensemble un escalier, je lui dis : c'est marrant que Johnny m'invite pour son *Champs-Élysées*... T'es là aussi. Or, vous êtes mes deux premières idoles. Il a juste fait : "Hmm, hmm". J'ai pensé : il a pas envie de causer ; je dois avoir une tronche qui ne lui revient pas... Ce qui n'était pas vrai. En 93, il m'a appelé pour faire une partie de gratte sur sa chanson "Y'a pas d'mal à s'faire du bien"... que j'ai jouée à ses côtés à Bercy. Ce qui est bien, avec M'sieur Eddy, c'est que tu peux causer de tout. Il va te parler de rock'n'roll, de cigares, de la guerre 39-40, de cinéma, du meilleur pedal steel guitar des States, mais il peut aussi bien te filer une recette de pâtes, ou de cocktail... Une mine ! Tu peux pas t'emmerder avec lui... Il est fun. C'est un gentleman. »

• Mais, tout en haut de l'affiche personnelle de Paul, il y a Johnny Hallyday : « Depuis ce *Champs-Élysées*, où il m'avait invité, en 1984, on ne s'est jamais perdus de vue... On peut ne pas se voir pendant un an ou deux. Et puis, un jour, il y a un coup de fil à la maison. Ce mec est super fidèle. Quand il aime bien quelqu'un, il ne l'oublie pas... Que tu marches, ou que tu ne marches pas, il ne change pas d'idée sur toi. »

« L'histoire de son invitation au Parc des Princes est typique de lui. Après un concert de Vanessa Paradis à l'Olympia, en avril 93, il m'aperçoit en coulisses et me dit : "Pour mes cinquante piges, je fais une fête au Parc... J'aimerais que tu en sois. Il y aura d'autres invités." Je le chambre : j'ai appris, en effet, que tu faisais un petit truc intime entre copains. Je suis partant pour toutes les boums. Il se marre et le temps passe. »

« Comme on n'avait pas de nouvelles, Alain Lahana, mon producteur, organise une tournée... Début juin, quinze jours avant le Parc, super message de Johnny sur mon répondeur : "Paul, j'te rappelle par rapport à ce que je t'ai dit l'autre jour. Est-ce que tu veux amener ta guitare magique ?" Vachement gentil, quoi. J'ai dit OK. Le seul truc, c'est que ces soirs-là on avait déjà booké des spectacles. Pas trop loin quand même, au cas où... Le vendredi et le samedi, je jouais à Ris-Orangis et à Vitry. Le producteur de Johnny, Jean-Claude Camus, et Alain Lahana se sont arrangés pour qu'une bagnole de flics, escortée de deux motards, me récupère à la fin de mon concert ! Les gens savaient que je jouais avec Jojo. Dehors, ils me faisaient une haie d'honneur ! »

« Avant le Parc des Princes, des tas de gens ne savaient pas



LA FRANCHE CONNECTION

Hubert-Félix Thiéfaine signe deux textes sur le dernier album de Paul Personne. Histoire d'une franche connection.

vraiment qui j'étais. Même ma boulangère. Ensuite, parce que j'étais passé en *prime time* à la télévision au côté de Jojo, lorsque je prenais de l'essence dans le centre de la France, les mecs me demandaient un autographe ! C'est là que tu t'aperçois vraiment que tu es rentré par le petit écran dans la France populaire... Je pense que ce coup de projecteur m'a été très utile. Et peut-être que ça explique en partie le succès de *Comme à la maison* ou de *Rêve sidéral pour un naïf idéal*... Chaque pierre compte, certainement.

« En tout cas, l'histoire continue entre nous... J'ai eu un été 2000 très Johnny ! J'ai joué avec lui au Parc de Sceaux et à Lyon au stade Gerland ; j'ai fait trois ou quatre Olympia en juillet et en août. En bref, que du bon temps. On se voyait tous les dix ou quinze jours. C'est un type vachement bien. »

« Je connais Hubert depuis une bonne dizaine d'années. On a des parcours un peu parallèles ; on ne peut pas dire qu'on raccole pour passer à la télé et à la radio. Malgré tout, on vit... On a tous les deux un super public, on vend des disques et on remplit les salles de spectacles. Pour notre ego, c'est satisfaisant de savoir qu'on n'a eu besoin d'aucun subterfuge pour y arriver... Les gens nous prennent comme on est, avec nos qualités et nos défauts.

« Pour mon disque, c'est moi qui ai sollicité Hubert. Je lui ai dit, un jour : je suis fan de ta façon d'écrire. Si je te donnais une cassette avec une musique, te sentirais-tu de me faire quel-

que chose dessus ? Il a hésité : "C'est un défi, mais j'ai envie de savoir si je suis capable de le relever." Je réponds : on se promet

n'est pas mixé mais qu'il doit se grouiller. Et il ajoute : "Sur ta cassette, il y avait un truc très dylanien qui faisait : bang-bang-bang. As-tu trouvé quelque chose là-dessus ?" Je lui explique qu'il me manque trois textes... dont



Dijon, 10/2000 (Ph. F. Vermet)



Après la dernière de Johnny à l'Olympia, 27/08/2000 (Ph. Angeli)

rien. Tu y arrives, c'est cool. Tu n'y arrives pas, c'est pas grave.

« Je lui envoie donc une cassette avec trois titres, en yaourt. Cinq jours après, je reçois les paroles de "Exit of Eden" ! Je prends ma gratte : c'était presque un sans faute. Poétique et en même temps rock and roll. Très Thiéfaine, quoi. Et dans l'esprit de ce qu'on aime l'un comme l'autre : les Stones, Jim Morrison et les Doors, Baudelaire, mais aussi Jim Harrison. Comme il y avait un petit problème de pieds à régler dans le texte, j'ai pris ma caisse et suis allé le voir chez lui, dans le Jura. On a passé une nuit... incommentable ! [rire]

« Ça se passait au printemps 99. Un peu plus tard, je rentre en studio. En septembre, alors que j'étais en plein mixage, Hubert me rappelle. Il me demande si la chanson fonctionne, et me dit qu'il y a repensé et qu'il changerait bien deux ou trois mots. Je lui réponds qu'il n'y a pas de problème tant que cela

celui-là, que je suis à la bourre, et que j'apprécierais bien qu'il s'y colle... Cinq jours après, je reçois "La beauté du blues". On l'a finalisé au téléphone et je l'ai enregistré.

« Une suite avec lui ? Je n'en sais rien. Ce que je peux dire, c'est qu'Hubert est en train de bosser sur son propre disque. Il m'avait proposé, à un moment donné, de m'envoyer un de ses textes pour que je mette une musique dessus. Mais je ne suis pas très à l'aise sur ce genre de coup... Il m'a alors demandé si je n'avais pas une mélodie qui traînait, histoire de s'amuser avec, comme je m'étais amusé avec ses textes. Je lui ai composé trois morceaux. Je ne sais pas sur quoi ça va déboucher. Il va peut-être écrire quelque chose sur mes musiques. Mais peut-être qu'il ne va pas les utiliser, et que moi je les reprendrai sur mon prochain disque ?... Mais l'échange est toujours là. »

Propos recueillis par
Jean Théfaine



[Suite de la page 99]

Mais tout le monde attend qu'un dieu descende de là-haut et lui dise : « *C'est quoi ton problème, p'tit gars, j'veis le résoudre.* » Que ce soit à travers des croyances, des grigris, des cartomanciennes ou des trucs à gratter, chacun pense que la fortune, la chance, le bonheur ou l'amour peuvent lui tomber du ciel... C'est vrai que la chance et les rencontres, ça existe, et c'est vachement bien de le savoir. Mais, putain, si tu ne provoques pas un peu les choses, si ce n'est pas toi qui vas au charbon, tu ne t'en sors pas. Souvent je me dis : je ne connais pas trop mes qualités, et puis je n'ai pas besoin de les connaître, mais ce dont je suis sûr, c'est du feu qui brûle à

du bien, mais ça te casse aussi. J'aimerais tellement être plus sûr de moi...

– **Pour en revenir aux Etats-Unis, tu comptes quand même y aller un jour ? Peut-être pour enregistrer ?**

– Bien sûr ! Pas pour les Américains... mais pour les grands espaces. J'en ai parlé avec Eddy, qui en est revenu, de l'*American Dream*. Avec Boris Bergman, aussi, qui m'a dit : « *Ce que tu vois en cinémascope, eh bien tu y es.* » C'est vrai que ça me plairait bien de traverser certains petits villages du Middle West, en songeant : j'y suis ; ce n'est pas une vidéo, ce n'est pas un bouquin de Jim Harrison avec sa belle description du Montana ; j'y suis, quoi ! Ça, oui, je pense que je le ferai.



01/2000 (Ph. G. Gstalder/Polydor)

Maintenant, aller enregistrer aux States... [silence] Pourquoi pas ? Si demain j'ai envie de retravailler avec Hal et Larry, qui m'accompagnent actuellement, je peux très bien leur dire : j'ai booké un studio, à Memphis ou ailleurs ; on se retrouve dans trois jours, à telle heure et à tel endroit. Ça peut être vachement marrant d'aller chez eux : Hal, le bassiste, vit à Los Angeles ; Larry vit à New York, même si c'est un petit gars du Tennessee. Un jour, Larry m'a demandé : « *T'as jamais pensé à venir tourner là-bas ?* » J'ai répondu : Luther Allison m'avait fait la même réflexion tout comme Commander Cody et la fille de Johnny Cash. Ça

me faisait rigoler car je trouve que, dans le genre, ils ont tout ce qu'il faut là-bas.

– **Tu penses que tu verras venir le coup, s'il arrive ?**

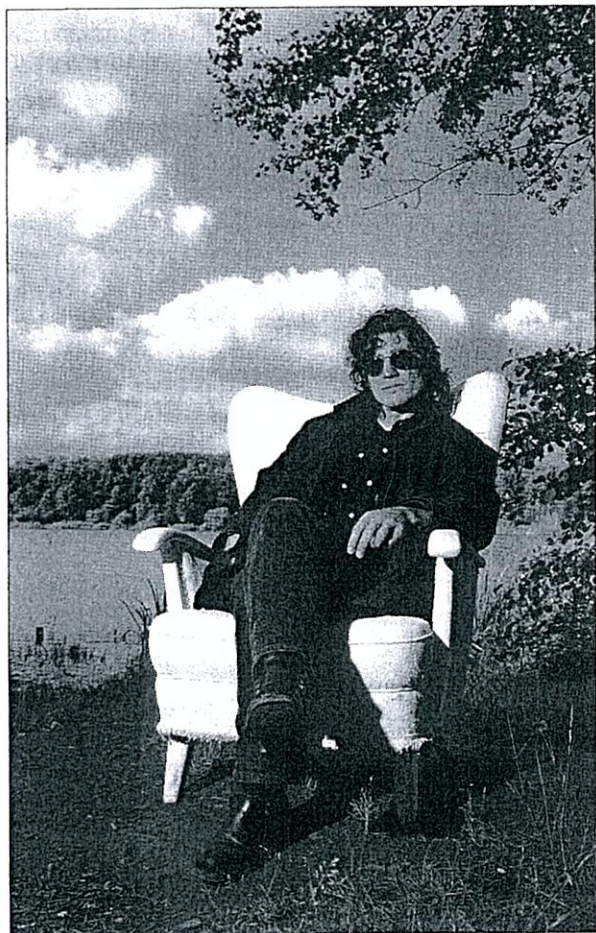
– J'espère. [silence] C'est vrai que le doute, c'est mon putain de sac à dos à moi. Il y a des périodes où ça me fait vraiment chier, où ça m'enfoncé au lieu de m'aider. Mais les jours où cela va mieux, peut-être les jours de pleine lune qui rôde, [rire] je vois un peu plus clairement ce que je veux... Le doute, tu vois, c'est un faux frère installé sur ton épaule, qui te file des coups d'aiguillon en te répétant à l'oreille : « *Hé, pépère, ne t'endors pas sur tes lauriers, remets-toi en question.* » Ça peut faire

me faisait rigoler car je trouve que, dans le genre, ils ont tout ce qu'il faut là-bas.

Larry, lui, est convaincu que cela pourrait marcher : « *Je suis sûr que les mecs sont à mille lieues de s'imaginer qu'un Frenchie peut jouer de la guitare comme toi, faire du blues et du rock'n'roll en français, explosé comme ça.* » Il m'assure que ça les surprendrait énormément. Pour lui, il faudrait monter une tournée de dix ou quinze concerts, dans des spots bien ciblés. S'il le dit, on va peut-être l'envisager... Mais bon, quand Téléphone a essayé aux States, alors que c'était LE groupe français du moment, il a ramé. Par contre, pour moi, ça l'a vachement bien fait au Québec ! Sans doute parce que je fais une musique à tendance anglo-saxonne, avec des mots en français, ça a tout de suite tapé dans le mille...



Avec Hubert-Félix Thiéfaine, Olympia, 29/3/99 (Photos F. Vernhet)



1996

Cela dit, mon but n'est pas d'être le roi du monde et de faire absolument écouter ma musique partout. Ce n'est pas que je manque d'ambition, mais les galères, hein, j'ai donné... Maintenant, si on me propose des choses intéressantes à faire, je vais y penser. J'ai toujours envie de bouger, de faire des trucs. Mais c'est vrai que c'est plus compliqué qu'à dix-huit piges, quand tu n'as qu'une chose en tête : prendre ton sac et ta gratte, monter dans le premier bus qui passe et dire aux copains : allez, les mecs, on y va.

– A quel moment as-tu senti que tu tenais le bon bout, que tu étais sur

un terrain plus stable qu'avant ?

– J'ai senti qu'il se passait un truc avec *Barjo Land*, qui s'est vendu à 45 000 exemplaires. Mais le vrai détonateur a été l'album *Comme à la maison*. Pour moi ça reste une maquette que j'ai mise en vente. Un truc artisanal dont j'ai fait toutes les parties, avec juste un ingénieur du son. C'est la maison de disques qui m'a convaincu de le sortir comme ça. Et ça a été le déclic. J'ai pensé : c'est quand même dingue que tout le monde trouve que c'est mon meilleur album. OK, il y avait le contenu des chansons ; pas mal de textes de Boris Bergman, avec qui on s'était bien marré sur ce coup-là ; un texte de Gérard Lanvin ; « Le bourdon », avec Jacno... C'était à la fois assez riche et très limité : deux guitares, une basse, une batterie, un peu d'harmonica, des chœurs, des petits trucages avec des guitares inversées. Mais bon...

Le deuxième temps fort, ç'a été *Rêve sidéral* d'un naïf idéal. L'album est sorti au début de l'été, une très mauvaise période. Fin août il s'était vendu à plus de 50 000. En novembre, il était disque d'or. Presque sans promo. Les salles de concerts étaient pleines à craquer ! Pourquoi tant de gens – subitement – m'aimaient-ils bien ? Peut-être avaient-ils tout simplement besoin d'entendre ce genre de choses à ce moment-là...

– Que penses-tu de la scène française actuelle ?

– Avec le temps, elle a vraiment développé un style à elle. Même si, comme chez moi, elle est nourrie d'influences anglo-saxonnes. Après les balbutiements laborieux des années soixante, on a vu débouler des mecs



comme Etienne Daho, les Bérurier Noir, la Mano Negra, Alain Bashung, Pigalle, Les Rita Mitsouko. Maintenant on n'a plus honte d'être français. Le son, on l'a nous aussi, si on le veut. Regarde M : il fait bingo ; en plus, il est bien, intelligent. Par contre, au niveau des endroits où tu peux jouer, des structures d'accueil, du montage de tournées, la galère n'a pas changé... Je ne voudrais pas être à la place des jeunes mecs qui cherchent à se faire signer par un label ; c'est toujours le même bordel. Les maisons de disques sont toujours aussi frileuses. Si, inconnu, je leur faisais écouter maintenant les maquettes de *Patchwork électrique*, ils me diraient : ça ne nous intéresse pas, on connaît déjà ça.

– **Quels disques réécoutes-tu régulièrement ?**

– Des vicilleries ! Plein de trucs me plaisent dans le jazz, le rock'n'roll, la country, le blues, la musique classique... Mais j'ai vécu une période tellement riche dans les années 60 que ça m'a marqué au fer rouge. Je crois que j'ai eu beaucoup de bol de tomber dans cette époque d'expériences, d'ouverture, de mise en place d'une contre-culture qui a chamboulé tellement de choses. Donc, musicalement, c'est là que j'ai tendance à aller rechercher des trucs. Dans une période d'adolescence qui m'a généré et qui, avec le temps, me régénère parfois. Là, en tournée, j'ai apporté quelques CD pour la route : *Blonde On Blonde* de Bob Dylan, un Jimi Hendrix, un John Mayall avec Eric Clapton ; et un Muddy Waters, un Freddie King... Et puis aussi un Coltrane, un Charlie Parker. Des gens qui me font du bien, quoi.

– **Pas de Français ?**

– Non. Eux, je les ai à la maison. Je les écoute d'une autre manière. Surtout ceux de mes potes : Aubert, Higelin, Thiéfaïne... Nougaro, aussi. Ce que je recherche chez lui, c'est la claque que je vais me prendre au niveau du texte. Mais c'est vrai qu'en musique mon influence est plutôt anglo-saxonne.

– **Tu aimes beaucoup lire, je crois...**

– C'est vrai. Je ne vais plus tellement au cinéma. Je ne regarde pas trop la télé, à part des documentaires, certai-

nes émissions thématiques, ou un bon film qui va me divertir. Mais un bouquin, tu le commences, tu l'arrêtes et tu le reprends quand tu veux. J'ai souvent été déçu par les films tirés de livres que j'avais aimés. Je préfère faire le mien... Je lis souvent plusieurs livres en même temps. Je peux en avoir trois, quatre, cinq en cours ; une bande dessinée, de la poésie, un roman américain, un auteur français, un recueil de chansons...

En ce moment, je suis dans un Yves Simon, je viens de terminer un Jim Harrison, j'attaque un autre auteur américain et j'ai ouvert le dernier Margerin. C'est bien de feuilleter quatre pages de ça et de passer par exemple aux *Contemplations* de Victor Hugo. C'est le plaisir du zapping, quoi. Des soirs où j'ai envie de gamberger, je

ressors un vieux Nietzsche, comme *Ainsi parlait Zarathoustra*, que j'ai lu lorsque j'étais môme... A l'époque, ça faisait bien ! Tu n'y comprenais rien, mais tu frimais devant les potes ! Je lis surtout chez moi, au calme, dans la campagne du Perche, près d'Alençon, où je suis installé en famille depuis trois ou quatre ans.

– **Pourquoi là ?**

– On ne savait pas trop où atterrir. Le côté Cévennes m'aurait bien plu mais Gloria, elle, est plutôt branchée bord de mer... La Normandie est un bon compromis : on est en pleine nature, proches à la fois de Paris et de la côte. Ce qui a un peu précipité les choses, c'est aussi qu'il fallait trouver un gîte pour Pépito : un âne qu'on a recueilli et auquel on

est très attachés, parce qu'il en a bavé avant.

– **Pas évident, la campagne, lorsqu'on a longtemps résidé en région parisienne...**

– Pour moi, ça n'a pas été difficile. J'ai longtemps vécu de cette façon et j'aime ça. Je ne sais pas trop d'où ça me vient. Peut-être de ma personnalité. Je suis un mec un peu à l'écart. J'ai toujours été un peu timide, introverti. J'ai toujours aimé être seul, en même temps que j'adorais les bandes de copains. Les grandes villes, ça n'a jamais été mon truc. Quand j'étais môme, mes parents m'emmenaient souvent à la campagne, dans l'Est. J'ai toujours été attiré par ça, même à l'époque où la vie



1997 (Ph. F. Vernhet)



Pendant l'entretien, 10/2000 (Ph. F. Vernhet/Chorus)

n'était pas fastoche. C'est plus facile de crever la dalle à la campagne qu'à la ville, tu comprends. En ville, tu es à la rue. À la campagne, tu peux toujours te démerder, aller bosser de temps en temps chez les paysans. Donc, pour moi, l'Orne, ça va. Par contre, la venue de Gloria, qui est une pure Parisienne, n'était pas jouée dans un endroit comme celui-là. Mais il y avait eu une transition dans les Yvelines. On vivait du côté de Mantes-la-Jolie, où c'était déjà un peu country. Maintenant c'est collines à droite, collines à gauche, vaches et chevaux. J'aime bien. C'est mon côté western, cow-boy solitaire...

– Tu as un cheval ?

– Non ! Il y a déjà l'âne, dont il faut s'occuper. Et puis les chiens : P'tit Blues, mon fidèle compagnon de tournée, et P'tit Rock. Des poules et des canards ? Non, pas encore !

– Cela pourrait venir ?

– Je ne sais pas... Pour le moment, je ne suis pas un fermier. On a des voisins agriculteurs super, qui s'occupent de Pépito quand on est absents. Souvent, on parle ensemble de leur vie, qui est contraignante. Du bétail qui les bloque à la maison. Ils ont choisi ce métier, mais ils ne sortent pas. Moi, j'ai besoin d'être libre. Responsable, aussi, comme quand j'ai décidé d'avoir des gosses. J'aurais très bien pu me dire : je suis musicien, ça ne me regarde pas. Non, j'ai choisi d'en avoir, donc je m'en occupe. La musique en prend un coup dans la tronche, bien sûr. Je passe plus de temps à m'occuper de ces petits

êtres vivants que sont mes mômes que de la musique, qui est ma passion. Mais j'assume.

L'âne, je n'avais pas prévu. On l'a sauvé, on l'a, c'est super. Mais je ne veux pas commencer à m'embarquer dans des trucs qui me pèseraient. J'ai vraiment besoin de me sentir libre. Actuellement, ça me va. On est suffisamment loin de Paris, mais pas trop ; ce qui fait que, lorsqu'il y a un spectacle à y voir, on prend la bagnole, on bouffe au restau, on rencontre deux ou trois potes... Bien, quoi ! [silence] Mon idée de Cévennes, ça faisait trop ermite. On aurait été trop loin de tout... Ce sera pour plus tard.

– Le contrôle, toujours... Comme tout à l'heure, lorsque tu me disais, en parlant du tabac : « je ne veux être accro à rien du tout »...

– Exactement. C'est vrai que je suis addict à la musique ; à pas mal de choses, en fait. Mais qu'est-ce qu'un homme libre ? D'une façon ou d'une autre, on a toujours des contraintes, y compris celles qu'on s'impose à soi-même. Les assumer, les revendiquer, c'est une manière de sentir qu'on tient toujours un peu les rênes de sa propre vie... Savoir qu'on peut même maîtriser son désir sur les cigarettes, c'est pas mal, je trouve.

Propos recueillis par Jean THÉFAINE

Contact scène : Alain Lahana, Canal Productions, 20 av. de la Porte de la Villette, 75019 Paris (01.40.35.55.44, fax 01.40.36.60.59 ; mél : canalpro@club-internet.fr).



BACKSTAGE

1979. Peace of life – Hoochie cookie man – I feel the same way – Can't hold out – Gamblin' woman blues – Sometimes I wonder – Driffin' blues – American girl – Nobody can help me – I don't wast my time. (30 cm Vogue LD 8559).

1980. Tell me – Movin' on – Disk this kind of blues – Keep on lovin' – I'll never get here – Let your daddy roll – You get me like you want – Cold water blues – That's wrong – Going back on the road – Boogie woman. (30 cm Vogue 508 610).

PAUL PERSONNE

1982. Faut qu'ça bouge – Continue de chercher – Vieux blues – Besoin de toi – Partie – Rien qu'un perdant – Dis-moi – Laisse-moi faire c'que j'veux – Moi et ma guitare – Je vis avec le blues. (30 cm Epic-BBO Prod. EPC 85 445, puis CD Certain Best LTD 14 877 © 1994).

1983. EXCLUSIF. Ça va rouler – Pleure pas – Solitude blues – T'retourne pas – J'veux pas descendre – Comme un étranger. (30 cm Philips 812 113).

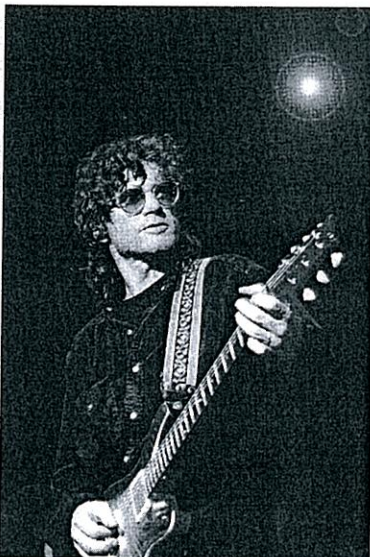
1984. BARJO LAND. Barjoland – J'prends l'hon côté – La p'tite à côté d'moi – M'laisse pas tout seul (avec moi) – Pas d'place ici – A bientôt. (30 cm Philips 822 894).

1985. 24/24. J'veux pas attendre – T'arrêtes pas d'me manquer – Renvoie la balle – Sale gosse – Frankie et Johnny – Fais-moi rester avec toi – Barre-toi et r'viens vite me dire – Faut qu'j'me laisse aller – Trop seule – J'blues. (30 cm Philips 826 596).

1989. LA CHANCE. Trop tard – Cœur à carreau – La chance – J'tiens l'bon bout – Jacky – Un mec comme moi* – On s'dit tout – Aujourd'hui... c'est d'main déjà – Bottleneck – Ballade. (30 cm Bird/Just'in 360 141 sauf 1 titre* et CD 760 141, puis Polydor 521 078 © 1993).

1990. LA ROUTE DE LA CHANCE. La chance (en répétitions) – On s'dit tout – J'prends l'bon côté – Aujourd'hui... c'est d'main déjà – Faut qu'ça bouge – Jacky – Un mec comme moi – Trop tard – Comme un étranger – Perdant blues – Frankie et Johnny – Laisse-moi faire c'que

j'veux – Barjoland – Ça va rouler – La chance (en public). (2x30 cm en public Bird/BMG 850 121, sauf « La chance » version répétitions, et CD 850 221, sauf « La chance » version en public, puis id. pour CD Polydor 521 079 © 1993).



1998 (Ph. F. Vernhet)

DISCOGRAPHIE ORIGINALE

1992. COMME À LA MAISON. Salut ! – Boom boom – Le rôle... on l'a d'jà ! – Général Lee – Fantômes – Nuits blanches... étoilées (Crystal) – Vagabondage – Quelqu'un appelle – Lavomatics – P'tit blues – En cabane sur les branches (Coucou) – Serenity-street – Picnic existentiel au bord d'un lit – Cow-boy – Le bourdon – Repaire – Mélancolie. (CD Polydor 513 513).

1994. RÊVE SIDÉRAL D'UN NAÏF IDÉAL. Visions – Le jeu du je – Un tax'man pour l'île au trésor – Loco loco – Toutes les nuits j'conte les jours – Faire semblant – Plus jamais m'laisser blueser – C'est pour rire – P'tites bestioles – Courant d'air – Jet set boogie – Rêve sidéral d'un naïf idéal – Célia. (CD Polydor 523 291).

1996. INSTANTANÉS. Encore à l'essai – Ça

m'va – Miss Terre – Funambule déprim' – Horizon (instr.) – Plus loin d'ici – Que l'rock ait ton âme – Sortie d'secours (instr.) – Où est l'paradis – Lucy – En route (instr.) – L'hirondelle – Attaqu' – Doute chronique – Clin d'œil (instr.). (CD Polydor 531 772).

1997. ROUTE 97. En route – Encore à l'essai – Que l'rock ait ton âme – Attaqu' – Doute chronique – Où est l'paradis – Miss Terre – Ça m'va – Plus jamais m'laisser blueser – Plus loin d'ici – Flashes* – Quelqu'un appelle – Célia – Rêve sidéral... d'un naïf idéal – Loco loco – Perdant blues – Funambule déprim' – Le bourdon – Barjoland – Lucy – Général Lee – Ça va rouler. (2CD en public à l'Olympia, Polydor 537 413, un titre* inédit).

2000. PATCHWORK ÉLECTRIQUE. Aphonie cérébrale – Cool-rat – Exit of Eden – La beauté du blues – Ballade pour un idiot – Nuit d'orage – Comment – Bye bye – Par cœur – Bouge d'ici – On s'en sort – J'roule – Longue durée – Ça vaut la peine ? (CD Polydor 543 507).

NB. Avec le CD « Master Série » (Podis 834 727/Polygram, © 1998) – qui regroupe les albums *Exclusif* et *Barjo-land* (à l'exception de « Pas d'place ici »), plus sept titres sur dix de *24/24* – et *Anthologie 1983-1997* (long format 3CD de 48 titres, Polydor 547 918, © 1999) – qui reprend entre autres « Pas d'place ici » et les trois titres de *24/24*, qui ne figuraient pas dans le CD « Master Série » (Sale gosse, Barre-toi et r'viens vite me dire, Trop seule) –, la totalité de la discographie « Paul Personne » est disponible aujourd'hui en CD.

A l'intention des accros du vinyle, commentaires de Paul Personne lui-même : « *Les deux albums de Backstage, c'est bonne chance pour mettre la main dessus ; quasiment introuvable, aussi, le 45 tours deux titres de Bracos Band* [1977, réf. Speedball 1001], *tiré à 3000 exemplaires, qu'on vendait à la fin de nos concerts ; quant aux deux 45 tours 2 titres de L'Origine* [1969, réf. Pathé Marconi C 006-10 303] *et de La Folle Entreprise* [1973, réf. Vamp Records VP 49 501], *c'est bonjour les collectors ! »*